

Christopher Clarey

NADAL

LE GUERRIER

Biographie

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Yannick Cochenec

Flammarion >
Québec

COUVERTURE

Conception graphique : Mélodie Landry

Photo : Antoine Couvercelle

INTÉRIEUR

Composition et mise en pages : Nord Compo

Titre original : *The Warrior: Rafael Nadal
and His Kingdom of Clay*

Éditeur original : Grand Central Publishing,
New York, États-Unis

© Christopher Clarey, 2025

© Flammarion, 2025, pour la traduction française

© Flammarion Québec, 2025, pour l'édition canadienne

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-89811-197-6

ISBN (PDF) : 978-2-89811-198-3

ISBN (EPUB) : 978-2-89811-199-0

Dépôt légal : 4^e trimestre 2025

Imprimé au Canada

flammarionquebec.com

À Virginie.
Pour Paris. Pour Séville. Pour tout.

Sommaire

CHAPITRE 1. Le monument.....	11
CHAPITRE 2. Le code.....	29
CHAPITRE 3. L'arme.....	59
CHAPITRE 4. La toile	79
CHAPITRE 5. La visite	115
CHAPITRE 6. <i>La primera</i>	125
CHAPITRE 7. Les précurseurs	153
CHAPITRE 8. La raclée	181
CHAPITRE 9. La sensation.....	209
CHAPITRE 10. Les fondateurs	239
CHAPITRE 11. Le retour de bâton.....	265
CHAPITRE 12. Les classiques.....	295
CHAPITRE 13. Le langage	333
CHAPITRE 14. Les rituels	345
CHAPITRE 15. La mauvaise passe	355
CHAPITRE 16. <i>La décima</i>	379
CHAPITRE 17. Le royaume	405
CHAPITRE 18. L'automne.....	433

Nadal

CHAPITRE 19. <i>La última</i>	463
CHAPITRE 20. Les anneaux.....	491
 <i>Les titres du Grand Chelem de Nadal</i>	525
<i>Remerciements</i>	527
<i>À propos de l'auteur</i>	533

Chapitre 1

LE MONUMENT

Pour la première fois depuis vingt ans, Rafael Nadal était absent du tournoi de Roland-Garros, mais il continuait d'y attirer la grande foule.

Alors que des milliers de spectateurs franchissaient l'entrée principale pour le lancement de l'édition 2023, en descendant un large escalier aux marches en pierre, une statue étincelante, haute de trois mètres, tout en acier, représentant un Nadal suspendu dans les airs, constituait, pour beaucoup, l'endroit idéal pour un *selfie*. Contre toute attente et tout protocole, elle se dressait là, en majesté, dans sa toute-puissance, pétrie de volonté et de records. Pourquoi immortaliser un Espagnol dans la cathédrale du tennis français ? Pourquoi ériger la statue d'un champion en activité (elle a été inaugurée en 2021) ? Mais surtout : comment concevoir qu'un joueur, aussi endurant soit-il, a pu remporter quatorze fois le tournoi le plus épuisant, le plus exigeant de ce sport ?

« Selon moi, c'est le record le plus incroyable de toute l'histoire des sports individuels, estime Feliciano López, autre joueur espagnol connu et ami de Nadal. Gagner un tournoi du Grand Chelem, vous en rêvez en tant que joueur de tennis. Remporter quatorze fois le même

tournoi du Grand Chelem, ce n'est pas quelque chose à quoi vous pouvez rêver. C'est inimaginable. »

Contrairement à une opinion répandue, Rafael « Rafa » Nadal n'est pas complètement hostile au culte lié à sa personne. Visitez le musée Rafael-Nadal, ouvert au cœur de sa carrière, à la Rafa Nadal Academy, dans sa ville natale de Manacor, et notez un certain goût pour l'autocélébration à rebours de son image, tout en humilité. Mais il n'a jamais rien demandé au sujet de la statue. Ses statistiques étaient devenues si affolantes que la réponse se devait d'être à l'image de leur démesure. Les Français, souvent chauvins, ont eu envie de symboliser l'inévitabilité de Nadal.

« Même si je n'aime pas le dire, c'est vrai que ce que j'ai accompli à Paris est très, très spécial, avoue l'intéressé. Je suis reconnaissant. Je comprends l'intention. J'ai réussi quelque chose de très difficile à imaginer. »

Il fait désormais partie intégrante du décor de Roland-Garros, en plus d'avoir nourri le livre des records du tournoi. L'impressionnante statue, réalisée par l'artiste espagnol Jordi Díez Fernández, est devenue un lieu de pèlerinage. Ce n'est pas comme au Louvre. Il n'y a pas de barrières, de cordons en velours ou de système d'alarme. Le tournoi vous offre la possibilité de toucher l'œuvre d'art. Pour les besoins d'une photo, j'ai vu une spectatrice embrasser le pied en acier inoxydable de Nadal. J'ai entendu d'autres admirateurs pousser un rugissement en imitant le coup droit tranchant du champion dont l'enveloppante fin de geste est figée par la statue. Kevin Wu, un jeune amateur de tennis américain, muni d'un billet offert par ses parents après avoir décroché son diplôme universitaire, était l'un de ceux agglutinés autour du monument.

« Cette statue a du sens parce qu'il a gagné ici tant de fois, a-t-il acquiescé. C'est le tournoi de Rafa. »

C'était son tournoi, en effet. C'était également sa surface. La terre battue rouge de Roland-Garros, comme celle d'autres fiefs de Nadal – Monte-Carlo, Barcelone et Rome –, est graveleuse, collante et aride. Cette large toile de terre, lissée à la fin de chaque manche, expose la fragilité des dilettantes ou des débutants, mais elle récompense les joueurs expérimentés, particulièrement ceux qui savent naturellement glisser sur cette surface qui les a vus grandir. La terre est à Nadal ce que l'eau est à Michael Phelps ou l'air à Simone Biles : son élément naturel, propice à des victoires en série. Paradoxalement, la terre battue n'était pas sa surface préférée dans sa jeunesse, mais c'était, et cela restera, sa meilleure surface.

En juin 2023, je suis retourné à la source de cette histoire. Je suis parti visiter les courts de son enfance en quittant Paris en plein Roland-Garros. Je me suis envolé vers le sud, direction Majorque, pour quelques jours, afin de soulever la poussière rouge du temps dans le lieu, très modeste, où il a commencé à jouer, aux abords de sa ville natale de Manacor. En découvrant les couloirs et le vestiaire défraîchis du Club Tennis Manacor, qui avait connu des jours meilleurs, une question m'a traversé l'esprit. *Quelle était la probabilité de voir un grand champion émerger d'un tel endroit ?*

Elle était faible, évidemment, mais pas dérisoire. Majorque, une île de moins d'un million d'habitants, avait déjà produit un n° 1 mondial de tennis, Carlos Moyà, peu de temps avant Nadal. Une bannière, fanée, représentant les deux jeunes héros, surplombait les terrains du club de Manacor.

« C'est comme si le Rhode Island avait eu deux n° 1 mondiaux successifs », sourit James Blake, un ancien joueur américain de premier plan, désormais consultant pour la chaîne ESPN.

Pour réussir à devenir l'un des plus grands champions de l'histoire, Nadal a eu la chance d'être bien entouré. Il a pu s'appuyer sur : un oncle, Toni, qui connaissait le tennis et habitait dans le même immeuble ; un autre oncle, Miguel Ángel, qui était un sportif de niveau mondial ; des parents, Sebastián et Ana Maria, qui ont su rester à la juste distance ; un modèle, Carlos Moyà, qui a rendu bien des choses possibles ; un agent, parfois partenaire d'entraînement, Carlos Costa ; et, par-dessus tout, il a été ce petit garçon doté du caractère idéal en plus de son talent fou et de son énergie débordante.

« C'était la combinaison parfaite », estime Emilio Sánchez, l'ancien champion espagnol devenu entraîneur.

Beaucoup de choses auraient pu le faire dévier de sa route : des blessures, des obligations familiales, le soccer, l'argent, l'ennui, la pression, l'attrait bleuté de la Méditerranée, toute proche, comme un monde parallèle, tellement éloigné du sien rempli de chaussettes maculées de terre, de bandanas trempés de sueur et de sacrifices quotidiens.

Quelle était la probabilité ?

Je me souviens avoir pensé la même chose lorsque j'ai visité Kopaonik, la petite station de ski serbe où Novak Djokovic, l'un de ses futurs grands rivaux, a pris sa première leçon de tennis. Le court de ses débuts se situait en face de la pizzeria familiale, de l'autre côté de la rue. Drôle de coïncidence : Nadal a fait ses premières gammes avec Oncle Toni sur des terrains installés à un jet de pierre de l'appartement familial de Manacor. En posant les pieds sur ce terrain en dur

de Serbie, craquelé et délaissé lors de ma venue en 2010, il était facile d'imaginer un autre destin. Il n'y avait aucun bon joueur dans la famille de Djokovic, seulement des skieurs aguerris. Si le petit club n'avait pas été construit à cet emplacement, et si Jelena Genčić, une professeure de tennis charismatique, formidable dénicheuse de talents, n'avait pas eu envie, cet été-là, de donner des leçons dans ce lieu perdu au cœur des montagnes serbes, Djokovic n'aurait jamais eu les bases précoces, solides et essentielles pour se dessiner un futur de joueur professionnel. Avec ses yeux bleu pâle et son nez expert pour sentir les « grands crus », Genčić s'est retrouvée là au bon moment, prête à guider Djokovic vers un monde inconnu sans que tout cela n'ait jamais été planifié. L'enfant aux cheveux hérissés était exactement à l'endroit idéal pour entamer son voyage vers les sommets en dépit de la guerre, des difficultés économiques et de l'isolement.

Pour vraiment comprendre Nadal, vous devez suivre ses pas en transpirant et en bataillant : être toujours prêt à vous infliger des kilomètres supplémentaires, même pendant vos congés. Lors de l'écriture de ce livre, je me suis astreint, à la manière de Rafa, à des rituels – des marches tôt le matin, un bon café, de longues respirations – afin de pouvoir franchir la ligne d'arrivée. Il y a le « Method Acting » pour apprendre à jouer la comédie. Il s'agit ici d'une méthode pour écrire. Et plus vous en apprenez sur Nadal, plus vous avez envie que rien ne soit facile, que surgissent des problèmes à résoudre comme d'insolubles casse-tête. Lorsque j'ai tenté de me mettre dans la peau de Roger Federer pour écrire sa biographie, tout paraissait fluide. En racontant Nadal, vous ressentez le besoin de vous confronter au stress, à la douleur, comme si vous construisiez le récit,

brique rouge après brique rouge, tout en tirant parfois, comme lui, sur le fond de votre pantalon afin que tout s'ordonne de manière précise sur les touches de l'ordinateur.

Longtemps avant l'émergence de Nadal, j'ai voyagé dans une autre région d'Espagne – dans la cité endormie de Monzón au cœur de la province d'Aragón. J'ai laissé glisser mes doigts le long du mur de l'usine contre lequel Conchita Martínez a nourri sa passion pour le tennis et ses cadences. Les murs ont propulsé de nombreuses carrières en tennis. La petite et timide « Conchi » a frappé des balles contre le sien pendant des heures. Elle s'est très vite montrée prometteuse, mais ses parents n'avaient ni les ressources financières ni l'expertise en tennis pour accompagner sa progression. Elle dut prendre, à seulement douze ans, la décision, déchirante, de mettre le cap sur Barcelone afin de s'y entraîner. Elle est ensuite devenue la première championne espagnole de Wimbledon en dominant, lors de la finale 1994, Martina Navrátilová, la reine, alors déclinante, du tennis sur gazon. Martínez a plus tard été capitaine de Coupe Davis auprès de Nadal et de ses coéquipiers.

« Bien sûr qu'il existe un facteur chance, explique-t-elle, mais le plus important est d'être passionné par ce que l'on fait et d'aimer tout le processus de la progression. Dans mon cas, je me souviens de m'être saisie d'une raquette et de ne plus avoir eu envie de la lâcher. Je suis certaine que Rafa avait cette même passion pour le tennis, cette même passion pour l'apprentissage, et le désir de continuer à s'améliorer. C'est la clé essentielle. Naturellement, Rafa est un champion hors norme. Tout ce qu'il a accompli est un rêve devenu réalité pour lui. Mais lorsque vous regardez en arrière,

vous vous dites : waouh ! Quand vous commencez, vous ne savez jamais où tout cela vous mènera. »

Je me souviens d'un autre voyage, plus lointain, effectué dans la banlieue d'Harare, au Zimbabwe, où une ferme familiale faisait office d'académie de tennis : la plantation d'avocats était devenue une pépinière de champions. Le propriétaire était un homme grisonnant, souvent pieds nus. Il s'appelait Don Black. Il avait joué à Wimbledon dans sa jeunesse. Il avait tellement apprécié l'expérience qu'il avait décidé de bâtir son propre « petit Wimbledon », au milieu de cette Afrique rurale, pour faire éclore ses propres champions. L'un après l'autre, il a construit et entretenu quatre terrains de tennis en gazon. Sur une pancarte accrochée au grillage, on pouvait lire les mêmes vers de Rudyard Kipling, tirés du poème *If*, que ceux inscrits au-dessus de l'entrée du Centre Court : « Si tu peux rencontrer le Triomphe et le Désastre / Et traiter ces deux imposteurs de la même façon ». Don et son épouse, Velia, ont eu trois enfants – Byron, Wayne et Cara. En dépit des problèmes politiques de leur pays, tous ont joué sur le circuit professionnel et, surtout, à Wimbledon. Byron et Cara ont été tous les deux n° 1 mondiaux en double. Et même si aucun des enfants n'est parvenu à réaliser le rêve de Don – remporter le simple messieurs ou le simple dames au All England Club –, ils ont rempli une grande partie du contrat. Cara a gagné le tournoi juniors en 1997 et le double mixte avec Wayne en 2004. Byron a atteint les quarts de finale en simple et la finale en double messieurs. L'agronomie leur a forgé un destin.

Quelle était la probabilité ?

Mes nombreuses conversations avec lui à travers les années m'ont amené à conclure que Nadal n'a pas perdu beaucoup de son temps ou de son énergie à

réfléchir à tout cela. C'est l'une de ses forces premières : sa capacité à rester dans le moment présent. Cet objectif, souvent insaisissable, a été celui de chaque joueur de tennis bien avant les distractions nées de l'avènement des réseaux sociaux et des services de *streaming*. Nadal a appris à se concentrer sur l'essentiel à travers des rituels et des routines intégrés, à simplifier la complexité à travers la force des habitudes. Ce qu'il a ajouté est venu compléter sa véritable nature. Il peut s'épanouir face aux défis qui lui sont proposés, réels ou imaginaires. Il ne voit jamais les choses en noir. Sa prodigieuse énergie mentale et son esprit compétitif l'ont fait avancer. Regarder en arrière n'avait qu'un intérêt limité à ses yeux, sauf s'il était poussé à le faire dans un froncement de sourcil si caractéristique chez lui – et sauf si vous vendiez des tickets à l'entrée de son musée éponyme. Le seul point qui peut faire une différence au moment où vous nettoyez la ligne de fond de court de la terre battue qui l'encombre, où vous essuyez la sueur de votre visage, où vous faites rebondir puis rebondir encore la balle, est celui que vous vous apprêtez à jouer.

Autre élément fondamental de son histoire : ses racines. Elles ne le connectent pas seulement à son passé. Elles irriguent son présent. Nadal n'a pas besoin de faire un pèlerinage nostalgique dans le club modeste où tout a commencé, de voler depuis le continent espagnol, ou de bien plus loin encore, avec des équipes de tournage ou des journalistes jusqu'à Manacor (une ville de 43 000 habitants) et ses terrains en terre battue tout proches. Il passe devant tout le temps, même s'il s'y arrête rarement. L'académie ultramoderne qui porte son nom est à côté. Les appartements de son adolescence, à Manacor, sont encore plus voisins. Sa nouvelle maison de rêve perchée au sommet d'une falaise, au pied de

laquelle mouille son bateau « à la James Bond », est située à Porto Cristo, à une douzaine de kilomètres de Manacor. Ce village balnéaire a été de tout temps un lieu de villégiature pour le clan Nadal. À raison, on dit de lui qu'il a gardé les pieds sur terre. C'est justement parce qu'il n'a jamais quitté la sienne. Il est né et a grandi à Manacor. À l'exception d'une année d'études faite de hauts et de bas à Palma, la capitale des Baléares, il est resté basé là. Il s'est marié avec une fille du pays – Maria Francisca Perelló –, est demeuré lui-même un simple gars du coin. Après ses voyages internationaux, il y est toujours revenu aussi vite qu'il pouvait, lui qui a fini par être plus connu que son île natale. À l'adolescence, ses parents, lui et Maribel, sa plus jeune sœur, ont déménagé dans un immeuble du centre de Manacor avec ses grands-parents et la famille de Toni Nadal. Chaque famille, chaque génération, occupait son propre étage. Le bâtiment s'élevait sur l'une des grandes places de Manacor. Leur balcon était en face de l'église principale. En dehors de chez lui, il se retrouvait au cœur d'une communauté accueillante, composée de visages familiers, de voisins, de commerçants, qu'il saluait toujours poliment ; une communauté où l'ostentatoire et la prétention n'ont jamais été de mise. Il ne s'est pas départi de cette inébranlable simplicité sur le circuit professionnel, recréant une sorte de village personnel à l'occasion de tournois comme Monte-Carlo, Rome et Roland-Garros. Majorque est restée sa maison. Son histoire a commencé là, s'est poursuivie là et se terminera probablement là.

Pour Nadal, qui accorde de l'importance à la stabilité et à la loyauté, il est logique que la surface couverte de poussière sur laquelle il a appris à jouer avec *Tío* Toni soit celle à laquelle il sera toujours identifié. Le terrain

en terre battue est en ligne directe avec ses valeurs, et certaines de ses valeurs sont évidemment issues du tennis sur terre battue : conscience professionnelle, aversion pour les raccourcis, nécessité de penser aux autres en passant le filet après une séance d'entraînement, afin de lisser la surface pour les joueurs suivants. Mais il n'était pas seulement un spécialiste de la terre battue. Lui et son équipe ont toujours rejeté cette étiquette y compris lors de ses premières années sur le circuit professionnel, quand sa technique et son service, alors suspect, ne permettaient pas d'imaginer qu'il pourrait casser le moule avec certitude. Il a fini par gagner de grands tournois sur les surfaces les plus rapides pour devenir l'un des meilleurs athlètes de tous les temps.

« J'ai vraiment compris qu'il aurait une grande carrière en 2005, après sa première victoire au *French*, note Brad Gilbert, qui a entraîné les anciens n^{os} 1 mondiaux Andre Agassi et Andy Murray ainsi que Coco Gauff, championne de l'US Open à ses côtés. Rafa avait perdu tôt à Wimbledon. Cette année-là, la surface de l'Open du Canada, disputé juste après, était incroyablement rapide. Je n'ai jamais revu depuis un court en dur aussi rapide. Il avait battu Andre en finale. Je m'étais dit que ce gars n'était pas seulement un joueur de terre battue. C'était un joueur de tennis, un grand joueur de tennis qui pouvait s'adapter à tout. »

Nadal a été suffisamment talentueux, déterminé et polyvalent pour réussir à s'imposer deux fois à Wimbledon, sur gazon, et à ajouter six autres titres du Grand Chelem sur les courts en dur acrylique de l'Open d'Australie et de l'US Open. Mais la terre battue glissante était son plancher des vaches, son refuge où son arsenal de coups et son esprit se mariaient le mieux. Dans un sport qui valorise la vitesse et a perdu de sa

subtilité au fil des décennies, la terre battue continue de récompenser la patience et la construction du point. La surface nécessite un jeu de jambes adapté parce que les joueurs doivent glisser lors des points, mais seulement lors de certains points.

« Je connais des coachs qui enseignent à leurs joueurs qu'ils doivent glisser sur chaque balle sur terre battue et ce n'est tout simplement pas vrai », tranche Michael Chang, le vainqueur surprise de Roland-Garros en 1989.

Les joueurs professionnels sont devenus des glisseurs sur toutes les surfaces pour augmenter leur allonge et renforcer leurs capacités défensives. Regardez Djokovic, appuis ouverts, dérapant pour frapper un revers à deux mains presque dans un grand écart. Grâce au solide équilibre que permet un terrain de tennis en dur, un joueur peut se dégager très vite et changer de direction à tout moment. Sur terre battue, vous glissez par *anticipation* du changement de direction à venir, en prenant contact avec la balle à la fin du dérapage. Si vous commencez à glisser trop tôt ou trop tard, la synchronisation peut être déréglée. Avoir assez de vitesse, ce que Nadal avait autrefois à profusion, n'est pas suffisant. Vous avez besoin de perfectionner une chorégraphie. Dans sa toute-puissance, l'Espagnol savait démarrer et s'arrêter avec la même précision. Il n'était pas une ballerine avec des chaussures de tennis comme l'académique Roger Federer, son ancien rival, mais il existait une majesté, d'une autre nature, dans le style prédateur de Nadal.

« Son déplacement sur terre battue, c'est juste meilleur que tout le reste, m'a dit Federer. Parce qu'il a des appuis ouverts des deux côtés, c'est comme s'il jouait deux coups droits depuis la ligne de fond de court. Je ne peux pas faire ça, donc je perds un ou

deux mètres ici ou là. En conséquence, il bénéficie d'un immense avantage sur ce point. Je ne sais pas comment il a réussi à faire ça jeune, mais c'est à coup sûr très difficile. »

Son déplacement explosif, mais superbement contrôlé, est l'une des explications de ce qui est peut-être le plus phénoménal, le plus ahurissant exploit sportif du XXI^e siècle, accompli à la force de son poignet. La version moderne du tennis a déjà une longue histoire. Wimbledon a été joué pour la première fois en 1877. Quand il a débarqué sur la scène parisienne en 2005, le record du plus grand nombre de titres en simple à Roland-Garros, le tournoi sur terre battue le plus prestigieux au monde, était de six et était fermement détenu par Björn Borg. Après sa retraite précoce au début des années 1980, seuls Mats Wilander, le compatriote de Borg, le Tchécoslovaque Ivan Lendl et le Brésilien Gustavo « Guga » Kuerten ont réussi à triompher trois fois.

« Personne ne gagnera plus jamais six fois comme Borg, m'avait lancé Ilie Năstase, ancien n° 1 mondial, aux prémices des années 1990. C'était une autre époque. »

De manière incroyable – le mot est adapté dans son cas –, Nadal a plus que doublé le total de Borg.

« De la même façon qu'il est difficile pour un pro de comprendre comment il est possible de gagner trois fois, comme je l'ai fait avec Guga Kuerten et Ivan Lendl, il est compliqué pour nous d'imaginer comment Rafa a pu triompher quatorze fois », me fait remarquer Wilander. « Cela n'a pas de sens à mes yeux. C'est dû à son insatiable passion pour le combat et la compétition, en sachant que lorsque vous perdez, ça vous fait un mal de

dingue. Il a eu envie de tenter sa chance encore et encore. Nous n'avions pas cette force en nous. »

Le vétéran français Nicolas Mahut en connaît un rayon en matière de record imbattable. Il a joué le match qui était, et restera à jamais, le plus long de l'histoire, contre John Isner au premier tour de l'édition 2010 de Wimbledon. Il s'est incliné 70-68 à la cinquième manche après onze heures et cinq minutes d'une partie de montagnes russes, dominée par les serveurs et étalée sur trois jours. Le règlement a depuis changé dans les tournois majeurs afin d'éliminer toute possibilité d'un pareil marathon dans les sets ultimes. Mais c'est le record de Nadal qui impressionne vraiment Mahut :

« Lorsque vous réussissez à jouer Roland-Garros à quatorze reprises, vous pouvez dire que vous avez eu une belle carrière, a-t-il raconté à *L'Équipe*, le quotidien sportif français. Lorsque vous gagnez quatorze matchs là-bas, ce n'est pas mal du tout. Lorsque vous parvenez quatorze fois en deuxième semaine, vous faites partie des tout meilleurs. Et quand vous gagnez le titre quatorze fois, il n'y a plus rien à comprendre. Il n'y a plus de mots. »

Après avoir vu Nadal défier la raison pendant si longtemps à Paris, on se dit qu'il pourrait trouver un moyen d'atteindre le total de quinze, même au cœur de sa retraite. Quatorze restera le nombre le plus stupéfiant dans une ère déjà pleine à craquer de records en tennis.

« Vous ne verrez jamais plus, ni de votre vie ni de celles de vos enfants, quelqu'un gagner un tournoi du Grand Chelem à quatorze reprises », affirme Ion Țiriac, éminent joueur roumain des années 1970, devenu un homme d'affaires milliardaire et l'une des figures les plus influentes et les plus avisées de ce sport.

Dans votre existence, vous pourriez également ne plus jamais voir quiconque remettre en cause le record de Djokovic, vainqueur du plus grand nombre de titres du Grand Chelem en simple. Quel que soit le total final de Djokovic, vingt-quatre ou au-delà, il sera tout aussi étourdissant. Mais le record de Nadal à Roland-Garros est le testament d'un joueur qui a noué une relation unique et profonde avec une surface et qui a eu la faculté de faire table rase du passé à chaque printemps.

« Il avait l'humilité de repartir de zéro, année après année », résume Gilles Simon, joueur français, maître tacticien et l'un des joueurs contemporains de l'Espagnol.

Nadal n'est pas loin du record de Djokovic en ce qui concerne le nombre de tournois majeurs. Personne n'approche son record de Roland-Garros, pas même ses deux plus grands rivaux. Aucun des deux n'est parvenu à égaler ce type de domination lors d'un tournoi du Grand Chelem disputé sur leur meilleure surface. Brillant sur gazon, Federer a gagné un total record de huit titres à Wimbledon avant de se retirer en 2022. Excellent partout mais à son meilleur sur les courts en dur, Djokovic s'est imposé sept fois à Wimbledon et dix fois à l'Open d'Australie. Ce total aurait suscité plus d'admiration si Nadal n'avait pas accumulé autant de victoires à Paris.

« De toutes les statistiques liées à cette magnifique période pour le tennis masculin, celle qui met tout le monde d'accord dans les vestiaires est celle des quatorze Roland-Garros de Rafa », a constaté, lors d'une entrevue à la BBC, John Lloyd, un ancien n° 1 britannique devenu entraîneur.

Lorsqu'il a commencé à jouer à plein temps sur le circuit, le record, chez les hommes, du plus grand

nombre de titres du Grand Chelem en simple était la propriété de Pete Sampras avec quatorze victoires. Nadal est parvenu à gagner quatorze fois dans un seul et même tournoi du Grand Chelem.

« Si vous m'aviez dit à moi ou à n'importe qui, il y a dix ans, qu'il allait réussir à atteindre le total de quatorze, nous aurions été morts de rire, s'amuse Darren Cahill, un ancien très bon joueur devenu l'un des entraîneurs les plus réputés du tennis. Maintenant, nous rigolons parce que, mon Dieu, c'était donc possible et c'est effectivement arrivé. »

Établi sur près de vingt ans, son record de Roland-Garros est un cas unique dans un sport individuel. Dans ce siècle, il peut être éventuellement comparé aux exploits de Michael Phelps qui a survolé les bassins de natation lors d'une même compétition, les Jeux olympiques. Phelps est détenteur de vingt-trois médailles d'or, même si nombre d'entre elles ont été acquises lors de relais et n'ont donc pas été dues à son seul talent.

« Je ne pense pas qu'il y ait plus grand défi en sport que d'affronter Rafa en cinq manches à Roland-Garros, sur terre battue, a insisté Cahill avant sa dernière saison. La façon dont il joue. L'énergie qu'il diffuse. La dimension physique et le jeu qui sont les siens sur le court. L'attitude mentale et l'approche consistant à ne jamais se laisser abattre. Chaque fois qu'il se présente sur le terrain, il prend chaque joueur au sérieux. Peu importe que vous soyez classé 100^e mondial ou n° 1, il vous traite de la même façon, avec le même respect. Donc, si vous lui prenez quelques jeux, ou une manche ou deux, ou si vous arrivez à être l'un de ceux capables de le battre à Roland-Garros, vous l'avez drôlement mérité. »

Quatorze Roland-Garros est certainement un record qui ne sera jamais battu. Champion resté les pieds sur

terre en dépit de son volumineux CV et de son méga yacht de vingt-cinq mètres, Nadal rejette ce type d'affirmation définitive. Il s'est davantage concentré sur l'idée de tirer le maximum de lui-même – point par point, match par match, entraînement après entraînement – que sur le projet d'atteindre un sommet que personne ne pourrait approcher.

« Je suis heureux de qui je suis, m'a-t-il confié en 2020, en se frappant sur le torse avec conviction après que je lui ai posé la question de trop, à son goût, au sujet des records du tennis. Mon niveau de bonheur ne dépend pas de ces chiffres. Je suis vraiment reconnaissant pour toutes les choses qui me sont arrivées. Je me sens comme un homme très chanceux, mais je l'ai dit plein de fois. L'obsession est mauvaise pour tout. Si je me concentre uniquement sur l'objectif de remporter davantage de titres pour surpasser un concurrent, cela risque d'engendrer une grande frustration. La vérité est que je n'essaie pas de me créer des obligations qui me conduiraient à être moins heureux. »

Il a laissé échapper un petit rire nerveux en insistant sur ce point, l'un de ses autres tics. Ce rictus m'est toujours apparu comme un trait de famille, répété durant de longues discussions, lors des soupers à la Casa Nadal, entre deux bouchées de poisson grillé ou de pâtes aux fruits de mer. J'ai entendu Toni, son oncle, ponctuer ses phrases de la même façon. Il semble qu'il s'agisse d'un moyen de détendre l'atmosphère comme s'il prenait conscience que vous ne vous étiez pas attendu à un tel point de vue, ou que vous n'aviez pas vu les choses de la même manière. Ce qui est clair, tandis qu'il désamorce poliment toute tension potentielle, est qu'il n'entend pas changer d'avis, ou remettre en cause sa façon de penser.

« Je n'ai pas besoin d'atteindre douze, treize ou quatorze Roland-Garros. Je n'ai pas besoin d'avoir vingt, vingt-et-un ou vingt-trois titres du Grand Chelem pour dépasser ou égaler un autre. Ce qui arrivera, arrivera. Je donne le meilleur de moi-même. Contempler la maison plus grande du voisin n'a pas d'intérêt. »

« *Joder!*, lance Nadal en jurant en espagnol, il y aura toujours quelqu'un avec plus d'argent, un plus gros bateau et une épouse encore plus belle. Envier les autres mène à être constamment malheureux. Cela doit venir de l'intérieur. »

Vu de l'extérieur, ce qui ne souffre aucune contestation est que son record à Roland-Garros restera son exploit signature : la « super stat » qui le verra défier le temps au cours des vingt, cinquante et même cent prochaines années. Raison pour laquelle je voulais qu'il soit l'objet principal de ce livre, la loupe à travers laquelle examiner sa vie et sa carrière. Je voulais aussi plonger au cœur de Roland-Garros, le stade où il s'est défini lui-même et où il a redessiné les frontières d'une domination sans partage. Il a placé la barre à une altitude vertigineuse pour tous les talents des prochaines générations qui pourraient être plus motivés par les champions de leur époque que par Nadal.

Alors que sa carrière de joueur vient de prendre fin, ce livre est le portrait d'un champion et de son terrain de jeu préféré. Je crois être à la bonne place pour l'écrire. J'ai vécu une bonne partie de mon existence en France et en Espagne et j'ai couvert Roland-Garros pendant plus de trente ans. C'est le tournoi du Grand Chelem que je connais le mieux ; celui avec lequel j'ai tissé le lien le plus fort après avoir épousé une Parisienne, passé mes années de jeune marié à quelques encablures seulement du tournoi et y avoir élevé nos

Nadal

trois enfants franco-américains. Sous mes yeux, Roland-Garros s'est transformé sans cesse, complètement même. Le terrain de soccer sur lequel je jouais, en voisin, n'existe plus, une des conséquences de l'expansion du stade. Ce qui reste du complexe original, construit en 1928, est la fondation sur laquelle reposent, en profondeur, le rectangle de terre battue rouge du terrain central et un petit bâtiment à colombages où a dormi, jadis, Yannick Noah, devenu plus tard, loin de toute poésie, et de manière symbolique, un restaurant hors de prix. J'ai vu Roland-Garros changer de visage pour finir par s'identifier aux traits d'un seul homme et à ses victoires en pagaille : des titres étalés sur trois décennies, des trophées au-delà du raisonnable. En 2005, lors de ses débuts, j'étais là, assis sur mon siège dévolu à la presse, puis à la soirée célébrant sa victoire près de la tour Eiffel. Il avait dix-neuf ans, portait une longue chevelure, une chemise sans manches vert fluo et un pantacourt blanc. En 2022, j'étais encore là lorsqu'il a triomphé pour la dernière fois. Il avait trente-six ans, se dégarnissait à vue d'œil et était vêtu d'une tenue nettement plus classique. Il avait eu recours à des injections quotidiennes d'antidouleurs dans son pied gauche pour pouvoir jouer ses matches.

Les Championnats de France de tennis avaient cent-quatorze ans lorsque Nadal est arrivé sur le devant de la scène. Mais Paris, même Paris, n'avait jamais vu quelqu'un comme lui. Les habitants de cette capitale cosmopolite peuvent désormais l'apercevoir quand ils veulent. Il leur suffit de jeter un coup d'œil à travers l'entrée principale de Roland-Garros.